

Jean-Claude Encalado  
Mallarmé.

Extraits des lettres de Mallarmé, des années de crise 1866-1869.

Voici quelques extraits des lettres de Mallarmé, des années de crise 1866-1869, qui serviront de support à mon intervention sur Mallarmé, et éclaireront son invention sinthomatique. Dans ces lettres, on voit comment il cerne cette crise, l'abîme dans lequel il tombe, le Néant qu'il éprouve, l'incapacité d'écrire pendant ces trois années, et comment il s'en sort, les ouvrages sur lesquels il s'appuie (*Le Discours de la Méthode* de Descartes, *La science du langage* de Max Müller), et la nouvelle conception de la poésie qui s'en déduit.

Outre les lectures des livres de Mondor, Steinmetz, Richard, je me suis spécialement appuyé sur les précieux commentaires de Bertrand Marchal, dans ses préfaces et ses annotations aux *Œuvres complètes* de Mallarmé (Gallimard, coll. La Pléiade).

Je me suis aussi fort appuyé sur le livre de Paul Bénichou, *Selon Mallarmé*. (Gallimard, Folio).

Si l'on en reste seulement à la lecture des poèmes, voire de ses textes en prose, tels *La Musique et les Lettres*, *Le Mystère dans les Lettres*, *Crise de vers*, et ses différentes *Entretiens*, il me semble que le lecteur rate quelque chose, rate notamment la profonde césure qu'il y a entre les poèmes d'avant 1866 et ceux d'après 1869.

En effet, entre 1866 et 1869, Mallarmé n'a écrit aucun alexandrin nouveau. Il a certes tenté de poursuivre l'écriture de certains vers d'*Hérodiade* ou de *l'Après midi d'un faune*, mais n'a écrit — il le dit explicitement — aucun alexandrin nouveau.

Ses poèmes d'avant 1866, « L'Azur », « Brise marine », « Las d'un amer repos... », etc., sont, comme nous l'a montré Paul Benichou dans son magnifique *Selon Mallarmé*, d'allure baudelairienne, et reprennent bon nombre de thèmes romantiques. Par contre, ceux d'après 1869, sont tout

autres, et assez incompréhensibles. De cette période date le Mallarmé « obscur ».

Or, en lisant les biographies d'Henri Mondor et de Jean Steinmetz, et en lisant sa correspondance complète de 1862 à 1871, éditée et annotée par Bertrand Marchal, on constate que Mallarmé traverse une crise psychique, une crise mentale, une crise intellectuelle, une crise qu'il nomme lui-même une « crise d'hystérie ». Cette crise ne trouvera sa « solution » qu'en 1869. Il parlera alors de « reconstitution du moi ».

Essayons de cerner les moments de déclenchement de cette crise. Il en parle clairement à ses différents destinataires : Henri Cazalis, Théodore Aubanel, Henri Lefébure, Villiers de l'Isle Adam, ...

Ensuite, il nous fait part des points d'appui qu'il a trouvés et qui lui ont permis de sortir de cette crise de trois ans.

Là, les lettres à Lefébure, Villiers de l'Isle-Adam et Léon Diercx le disent explicitement : c'est le livre de Descartes, *Le discours de la méthode*, et le livre de Max Müller, *La science du langage*, qui lui ont permis de traiter cette crise, de lui trouver une issue.

Le premier poème que Mallarmé écrira juste après cette crise sera le *Sonnet allégorique de lui-même*, qui deviendra le fameux poème en -yx. Il écrira aussi le conte d'*Igitur*.

Parallèlement à ce sonnet et à ce conte, il écrira aussi des textes plus théoriques, *Notes sur le langage*, *Les mots anglais*, *Les dieux antiques*. Ces textes théoriques ne sont pas sans relation avec la crise qu'il a traversée.

Mettons en série les lettres qui cernent le déclenchement de la crise de 1866, celles où il parle de son épuisement mental, et celles où il dit avoir trouvé une solution.

A Catulle Mendès.

24 avril 1866

« ... Toutes ces veillées de la semaine, et les nuits des deux derniers jours ont été consacrées à rendre ces vers présentables. Vous savez combien je tiens à la justesse de l'impression, et que, par conséquent, le changement d'un mot entraîne un remaniement. [...]

Il faut vous défier de la sensation désagréable qu'on éprouve à voir de nouveaux mots à la place de ceux que la mémoire finissait d'avance. J'y ai moi-même été pris parfois. Toutes les substitutions ont eu leur but, relatif généralement à la composition, et je n'ai pas hésité à sacrifier des vers qui me semblaient d'une jolie peinture. [...]

Seconde prière, qui se rapporte — je n'ose pas dire à l'impression mais à l'imprimerie. Je voudrais un *caractère assez serré*, qui s'adaptât à la condensation du vers, mais *de l'air entre les vers, de l'espace*, afin qu'ils se détachent bien les uns des autres, ce qui est nécessaire avec leur condensation. J'ai numéroté les poèmes, est-ce utile ? En tout cas, je voudrais, aussi, un grand blanc après chacun, un repos, car ils n'ont pas été composés pour se suivre ainsi, et, bien que grâce à l'ordre qu'ils occupent, les premiers servent d'initiateurs aux derniers, je désirerais bien qu'on ne les lût pas d'une traite et comme cherchant une suite d'états de l'âme résultant les uns des autres, ce qui n'est pas, et gênerait le plaisir particulier de chacun. [...]

Enfin, suprême grâce, mais demandée à genoux, celle-ci ! *Envoyez-moi une épreuve*, que je ne garderai que 24 heures, je vous le jure, par Dieu qui voit mon âme ! [...] Je tiens à cette Epreuve, non pour les fautes matérielles, dont vous voudrez bien vous charger, n'est-ce pas mon ami, mais pour voir par moi-même l'effet d'ensemble. [...]

Quant à moi, je suis toujours à l'Ouverture d'Hérodiade que je ne reprendrai que dans huit jours, étant fatigué par la révision de mes poèmes. (Il est, en effet, si difficile de faire un vers quand on l'a dans l'âme ; qu'est-ce, lorsqu'il faut le faire longtemps après avoir oublié ce qui eût pu le faire naître.) Je reviens à *Hérodiade*, je la rêve si parfaite que je ne sais seulement si elle existera un jour. Et puis, il faut dire que ce commencement qui m'attarde, est le plus difficile de l'œuvre. J'en étais à une phrase de 22 vers, tournant sur un seul verbe, et encore très effacé la seule fois qu'il se présente. Enfin, d'ici aux vacances, j'ai encore du temps ! Je me tais, parce que je n'aime pas en parler : ce sont des souffrances à ressentir chaque fois que j'ouvre la bouche à ce sujet. Pourtant elle sortira, la Reine ! de toutes ces tristesse, — mais quand ? Je

ne dois pas trop écouter le découragement de l'instant où je vous écris ces mots, parce que beaucoup de lassitude s'y mêle. »

A Henri Cazalis

28 avril 1866

« Mon cher Henri,

[...] J'ai donc à te raconter trois mois, à bien grands traits ; c'est effrayant, cependant ! Je les ai passés, acharné sur Hérodiade, ma lampe le sait ! J'ai écrit l'ouverture musicale, presque encore à l'état d'ébauche, mais je puis dire sans présomption qu'elle sera d'un effet inouï, et que la scène dramatique que tu connais n'est auprès de ces vers que ce qu'est une vulgaire image d'Épinal comparée à une étoile de Léonard de Vinci. Il me faudra trois ou quatre hivers encore, pour achever cette œuvre, mais j'aurai enfin fait ce que je rêve, écrire un Poème, — digne de Poe et que les siens ne surpasseront pas.

Pour te parler avec cette assurance, moi qui suis la victime éternelle du Découragement, il faut que j'entrevoie de vraies splendeurs !

Malheureusement, en creusant le vers à ce point, j'ai rencontré deux abîmes, qui me désespèrent. L'un est le Néant, auquel je suis arrivé sans connaître le Bouddhisme et je suis encore trop désolé pour pouvoir croire même à ma poésie et me remettre au travail, que cette pensée écrasante m'a fait abandonner.

Oui, *je le sais*, nous ne sommes que de vaines formes de la matière, mais bien sublimes pour avoir inventé Dieu et notre âme. Si sublimes, mon ami ! que je veux me donner ce spectacle de la matière, ayant conscience d'elle et, cependant, s'élançant forcenément dans le Rêve qu'elle sait n'être pas, chantant l'Âme et toutes les divines impressions pareilles qui se sont amassées en nous depuis les premiers âges et proclament, devant le Rien qui est la vérité, ces glorieux mensonges ! Tel est le plan de mon volume lyrique et tel sera peut-être son titre, La Gloire du mensonge, ou Le Glorieux Mensonge. Je chanterai en désespéré!

Si je vis assez longtemps ! Car l'autre vide que j'ai trouvé, est celui de ma poitrine. Je ne vais vraiment pas bien, et ne puis respirer longuement ni avec la volupté du bien-être. Enfin, ne parlons pas de cela. Ce qui m'attriste seulement, est de songer, si je ne suis destiné qu'à voir quelques

années, combien je perds de temps pour gagner ma vie, et que tant d'heures, que je n'aurai plus, devraient être données à l'Art ! [...]

Voilà pourquoi, mon ami, j'ai usé de ce cruel labeur nocturne. Quant à moi maintenant, je me repose (...), et, fuyant le cher supplice d'Hérodiade, je me remets le premier Mai à mon Faune, tel que je l'ai conçu, vrai travail æstival.[...] »

A Henri Cazalis

21 mai 1866

« [...] Tu n'ignores pas que j'ai été victime d'une désolante surprise, de laquelle je me prends au Sort et à l'Absence, ne me résignant pas sans tristesse, à accuser l'incurie de Mendès. Catulle, il y a plusieurs mois, m'écrivit à la hâte un billet qui *réclame pour l'imprimeur*, un certain nombre de mes vers. J'étais alors malade d'Hérodiade, usé de veilles, impuissant. Sentant que (...) plusieurs cependant étaient trop imparfaits, même au point de vue Rythmique, pour les publier tels, je consacrai des nuits consécutives à les corriger, mais fus vaincu par la fatigue, et sur la pressante injonction, si inutile, de Mendès, les lui adressai dans cet état, mais en le suppliant, le jour où ils devraient paraître de me les renvoyer quelques instants, pour faire sauter celles des retouches qui seraient mauvaises, conserver les bonnes, tout revoir enfin avec le calme de l'esprit qui devait fatalement un jour succéder à ce malaise de mon cerveau. Depuis, je lui écrivis encore deux fois sur ce sujet [...]. Tout cela, en vain. Il en est résulté ce que tu sais, et tout cela me peina profondément, plusieurs poèmes il est vrai merveilleusement retouchés, mais d'autres surchargés de ratures provisoires, — détestables, en un mot, quand ils auraient pu être passables en conservant l'ancienne version, et exquis en recevant la nouvelle *que j'ai ici, sur la table*, et qui est absolument belle, je te le jure.

*Cela m'a été au cœur*, car tu sais que je ne tiens nullement à la publicité, mais l'acceptant, à ne livrer que des œuvres qui puissent m'assurer un renom de la perfection. [...].

Je suis en train de jeter les fondements d'un livre sur le *Beau. Mon esprit se meut dans l'Eternel, et en a eu plusieurs frissons*, si l'on peut parler ainsi de l'Immuable. Je me repose à l'aide de trois courts poèmes, mais qui seront inouïs, tous trois à la glorification de la Beauté. [...]

Dans cette solitude, je finirai probablement le *Faune* et continuerai mes études esthétiques qui me mèneront [au] plus grand livre qui ait été fait sur la *Poésie*. [...]. »

A HenriCazalis

13 juillet 1866

« [...]En vérité, je voyage, mais dans des pays Inconnus, et si, pour fuir la réalité torride, je me plais à évoquer des images froides, je te dirai que je suis depuis un mois dans les plus purs glaciers de l'Esthétique — qu'après avoir trouvé le Néant, j'ai trouvé le Beau, — et que tu ne peux t'imaginer dans quelles altitudes lucides je m'aventure. Il en sortira un cher poème auquel je travaille, et cet hiver (ou un autre) Hérodiade, où je m'étais mis tout entier sans le savoir, d'où mes doutes et mes malaises, et dont j'ai enfin trouvé le fin mot, ce qui me raffermira et me facilitera le labeur. [...] »

A Théodore Aubanel

16 juillet 1866

« Pour moi, j'ai plus travaillé cet été que toute ma vie, et je puis dire que j'ai travaillé pour toute ma vie. J'ai jeté les fondements d'une œuvre magnifique. Tout homme a un Secret en lui, beaucoup meurent sans l'avoir trouvé, et ne le trouveront pas parce que, morts, il n'existera plus, ni eux. Je suis mort, et ressuscité avec la clef des pierreries de ma dernière Cassette spirituelle. A moi maintenant de l'ouvrir en l'absence de toute impression empruntée, et son mystère s'émanera en un fort beau ciel. Il me faut vingt ans, pendant lesquels je vais me cloîtrer en moi, renonçant à toute autre publicité que la lecture à mes amis. Je travaille tout à la fois, ou plutôt je veux dire que tout est si bien ordonné en moi qu'à mesure, maintenant, qu'une sensation m'arrive, elle se transfigure, et va d'elle-même se caser dans tel livre et tel poème. Quand un poème sera mûr, il se détachera. — Tu vois que j'imité la loi naturelle. »

A Théodore Aubanel

28 juillet 1866

« [...] J'ai voulu te dire simplement que je venais de jeter le plan de mon Œuvre entier, après avoir trouvé, la clef de moi-même — clef de vôûte, ou centre, si tu veux, pour ne pas nous brouiller de métaphores, — centre de moi-même [~~centre de mon œuvre~~], où je me tiens comme une araignée sacrée, sur les principaux fils déjà sortis de mon esprit, et à l'aide desquels je tisserai *aux points de rencontre* de merveilleuses dentelles, que je devine, et qui existent déjà dans le sein de la Beauté.

...Que je prévois qu'il me faudra vingt ans pour les cinq livres dont se composera l'Œuvre, et que j'attendrai, ne lisant qu'à mes amis comme toi, des fragments,— et me moquant de la gloire comme d'une niaiserie usée. Qu'est une immortalité relative, et se passant souvent dans l'esprit d'imbéciles, à côté de la joie de contempler l'Eternité, et d'en jouir, vivant, en soi ?[...]. »

A Théodore Aubanel

8 août 1866

« [...] Je souffre beaucoup depuis quelque temps et d'une façon inquiétante — pour ceux qui m'aiment et surtout pour mon Œuvre, que j'esquisse entièrement en ce moment et qui peut être magnifique si je vis. Je parle de 'l'ensemble de travaux littéraires qui composent l'existence poétique d'un Rêveur' et qu'on appelle, enfin, *son Œuvre*. [...] Peut-être ne suis-je malade que de la transition de mon âge, accompagnée d'un excès, (qui cependant m'a pas été inouï cet été), de travail. [...] Je puis faire de si belles choses ! rêves encore, mais rêvées en moi, et faites de moi, et qui doivent s'épanouir dans la Vie — ou dans la Mort. [...] »

A Henri Cazalis

10 août 1866

« Je suis exténué de fatigue, de toutes façons, j'ai trois mois d'un travail fixe et évocatoire, sur le cerveau... »

A Mme Mallarmé

12 août 1866

« J'ai consulté hier le docteur Bréchet qui a été fort aimable, et très-sérieux. Il m'a dit que je souffrais des nerfs, mais que ma poitrine n'était pas attaquée, et que je n'avais aucune crainte à avoir. »

A Théodore Aubanel

23 août 1866

« Mon esprit obscurci se refuse à tout effort vers sa lucidité antérieure — et j'en prends tristement mon parti, sur un divan, parmi les monceaux de livres que je scrute et feuillette, sans le courage pour les terminer. Il est vrai que ce sont des livres de science et de philosophie, et que je veux *jouir* par moi chaque notion nouvelle et non l'apprendre. »

[Très peu de lettres entre août 66 et décembre 66]

A Francis Coppée

5 décembre 1866

« Mon Dieu, que de tourments pour gagner sa vie ! et encore si on la gagnait ! Quels métiers notre société inflige à ses poètes ! [...] Je n'ai encore que la moitié de mon appartement, et ne vivrai que quand j'aurai ma chambre à moi, seule, pleine de ma pensée, les carreaux bombés par les Rêves intérieurs comme les tiroirs de pierres précieuses d'un riche meuble. [...] Ah ! le miroir ancien du Silence est brisé ! [...]

Ce à quoi nous devons viser surtout est que, dans le poème, les mots — qui déjà sont assez eux pour ne plus recevoir d'impressions du dehors — se reflètent les uns sur les autres jusqu'à paraître ne plus avoir leur couleur propre, mais n'être que la transition d'une gamme. »

A Armand Renaud

20 décembre 1866

« J'ai besoin de longues heures de rêverie, condition absolue de mon travail, et exigeance en faveur de laquelle je vous demande de ne pas considérer ce billet, écrit au milieu de tracas, de la poussière, et de l'ineptie

de l'installation, comme une vraie lettre. Je ne me suis pas encore retrouvé spirituellement. [...] La tête, plus que le papier et le temps, me manque pour vous parler de notre Art. J'ai infiniment travaillé cet été, à moi d'abord, en créant, par la plus belle synthèse, un monde dont je suis le Dieu, — et à un Œuvre qui en résultera, pur et magnifique, je l'espère. Hérodiade, que je n'abandonne pas, mais à l'exécution duquel j'accorde plus de temps, sera une des colonnes torsées, splendides et salomoniques, de ce Temple. Je m'assigne vingt ans, pour l'achever, et le reste de ma vie sera voué à une Esthétique de la Poésie. Tout est ébauché, je n'ai plus que la place de certains poèmes intérieurs à trouver, ce qui est fatal et mathématique. Ma vie entière a son Idée, et toutes mes minutes y concourent. Je compte tout publier d'un bloc, et ne détacher des fragments, auparavant, que pour mes intimes amis... »

1867

[Très peu de lettres entre janvier 67 et mai 67]

A Henri Cazalis

14 mai 1867

« Autant, si l'on était l'un près de l'autre, on se laisserait aller ,..., à d'interminables causeries, autant l'effroi d'une feuille de papier blanc, qui semble demander les vers si longtemps rêvés, [...] vous écarte presque d'un sacrilège !

Je viens de passer une année effrayante : ma Pensée s'est pensée, et est arrivée à une Conception pure. Tout ce que, par contre-coup, mon être a souffert, pendant cette longue agonie, est inénarrable, mais heureusement, je suis parfaitement mort, et la région la plus impure où mon esprit puisse s'aventurer est l'Eternité, mon Esprit, ce solitaire habituel de sa propre Pureté, que n'obscurcit plus même le reflet du temps. Malheureusement, j'en suis arrivé là par une horrible sensibilité, il est temps que je l'enveloppe d'une indifférence extérieure, qui remplacera pour moi la force perdue. J'en suis, après une synthèse suprême, à cette lente acquisition de la force — incapable tu le vois de me distraire. Mais combien plus je l'étais, il y a plusieurs mois, d'abord dans ma lutte terrible

avec ce vieux et méchant plumage, terrassé, heureusement, Dieu. Mais comme cette lutte s'était passée sur son aile osseuse, qui, par une agonie plus vigoureuse que je ne l'eusse soupçonné chez lui, m'avait emporté dans des Ténèbres, je tombai victorieux, éperdument et infiniment — Jusqu'à ce qu'enfin je me sois revu un jour devant ma glace de Venise, tel que je m'étais oublié plusieurs mois auparavant.

J'avoue du reste, mais à toi tout seul, que j'ai encore besoin, tant ont été grandes les avaries [*sic*] de mon triomphe, de me regarder dans cette glace pour penser, et que si elle n'était pas devant la table où je t'écris cette lettre, je redeviendrais le Néant. [Note :« Je redeviendrais le Néant » corrige « je retomberais dans mon Néant ».] C'est t'apprendre que je suis maintenant devenu impersonnel, et non plus Stéphane que tu as connu, — mais une aptitude qu'a l'Univers Spirituel à se voir et à se développer, à travers ce qui fut moi.

Fragile comme est mon apparition terrestre, je ne puis subir que les événements absolument nécessaires pour que l'Univers retrouve, en ce moi, son identité. Ainsi je viens, à l'heure de la Synthèse, de délimiter l'œuvre qui sera l'image de ce développement. Trois poèmes en vers, dont Hérodiade est l'Ouverture, mais dans une pureté que l'homme n'a pas atteinte — et n'atteindra peut-être jamais, car il se pourrait que je ne fusse le jouet que d'une illusion, et que la machine humaine ne soit pas assez parfaite pour arriver à de tels résultats. Et quatre poèmes en prose, sur la conception spirituelle du Néant.

Il me faut dix ans : les aurais-je ? Je souffre toujours beaucoup de la poitrine, non qu'elle soit attaquée, mais elle d'une horrible délicatesse, qu'entretient le climat, noir, humide et glacial, de Besançon. Je veux quitter cette ville pour le Midi, les Pyrénées peut-être, aux vacances, et aller m'ensevelir, jusqu'à mon Œuvre fait, dans un Tarbes quelconque, si j'y trouve de la place.[...]

Pour finir en ce qui me concerne, (...), mon système nerveux s'étant pour ainsi dire retourné, et une absurdité me faisant le mal que me faisaient les cris d'enfants il y a un an. [...]

J'ai fait une longue descente au Néant pour pouvoir parler avec certitude. Il n'y a que la Beauté ; — et elle n'a qu'une expression parfaite, la Poésie. Tout le reste est mensonge — excepté, pour ceux qui vivent du corps, l'amour, et, cet amour de l'esprit, l'amitié. [...]

Pour moi, la Poésie me tient lieu d'amour, parce qu'elle est éprise d'elle-même et que sa volupté d'elle retombe délicieusement en mon âme : mais

j'avoue que la Science que j'ai acquise, ou retrouvée au fond de l'homme que je fus, ne me suffirait pas, et que ce ne serait pas sans un serrement de cœur réel que j'entrerais dans la Disparition suprême, si je n'avais pas fini mon œuvre, qui est l'*Œuvre*, le Grand-Œuvre, comme disaient les alchimistes, nos ancêtres.[...] »

A Eugène Lefébure

27 mai 1867

« [...] Je n'ai créé mon Œuvre que par *élimination*, et toute vérité acquise ne naissait que de la perte d'une impression qui, ayant étincelé, s'était consumée et me permettait, grâce à ses ténèbres dégagées, d'avancer plus profondément dans la sensation des Ténèbres Absolues. La Destruction fut ma Béatrice.

Et si je parle ainsi de *moi*, c'est qu'Hier j'ai fini la première ébauche de l'Œuvre, parfaitement délimité, et impérissable si je ne péris pas. Je l'ai contemplé, sans extase comme sans épouvante, et, fermant les yeux, *j'ai trouvé que cela était*. La Vénus de Milo — que je me plais à attribuer à Phidias, tant le nom de ce grand artiste est devenu générique pour moi ; la Joconde du Vinci ; me semblent, *et sont*, les deux grandes scintillations de la Beauté sur cette terre et cet Œuvre, tel qui l'est rêvé [*sic*], la troisième. [...]

— Mais je ne m'enorgueillis pas, mon ami, de ce résultat, et m'attriste plutôt. Car tout cela n'a pas été trouvé par le développement normal de mes facultés, mais par la voie pécheresse et hâtive, satanique et facile de la Destruction de moi, produisant non la force, mais une sensibilité, qui, fatalement, m'a conduit là. Je n'ai, personnellement, aucun mérite ; et c'est même pour éviter ce remords (d'avoir désobéi à la lenteur des lois naturelles) que j'aime à me réfugier dans l'impersonnalité — qui me semble une consécration. Toutefois, *en me sondant*, voici ce que je crois. « Je ne pense pas que mon cerveau s'éteigne avant l'accomplissement de l'Œuvre, car, ayant eu la force de concevoir, et ayant celle de recevoir maintenant la conception, (de la comprendre), il est probable qu'il a celle de la réaliser. Mais c'est mon corps qui est totalement épuisé. Après quelques jours de tension spirituelle dans un appartement, je me congèle et me mire dans le diamant de cette glace, — jusqu'à une agonie : puis, quand je veux me revivifier au soleil de la terre, il me fond — il me montre

la profonde désagrégation de mon être physique, et je sens mon épuisement complet. Je crois, cependant encore, me soutenant par la volonté, que si j'ai toutes les circonstances (et jusqu'ici je n'en ai aucune) pour moi — c'est-à-dire si elles n'existent plus, je finirai mon œuvre. Il faut avant tout, par une vie exceptionnelle de soins, empêcher la débâcle — qui commencera par la poitrine infailliblement. [...] L'Œuvre fini, peu m'importe de mourir ; au contraire, j'aurai besoin de tant de repos ! [...] »  
[...]

« Je suis vraiment décomposé, et dire qu'il faut cela pour avoir une vue très-une de l'Univers ! Autrement, on ne sent d'autre unité que celle de sa vie. Il y a dans un musée de Londres 'la valeur d'un homme' : une longue boîte-cercueil, avec de nombreux casiers, où sont de l'amidon — de la farine — des bouteilles d'eau, d'alcool — et de grands morceaux de gélatine fabriquée. Je suis un homme semblable. »

A Henri Cazalis

29 mai 1867

« ... Ma pauvre Pensée noyée dans l'Obscur Déluge d'un rhume de cerveau, ne me permet que de pleurer et quelles larmes ! [...] »

J'ai l'esprit calme : l'agonie terrible, ou la naissance, (ce qui est une même chose) de la Pensée est finie, et une mort magnifique a succédé.

J'ai, Dimanche, terminé le rêve de l'Œuvre, et j'ai, incarné dans le poème suprême qui la domine, ange satisfait de la flèche, regardé l'édifice à mes pieds ; j'ai vu qu'il était beau.... »

A Léon Dierx

8 août 67

« Votre livre ! Il est une des causes que je ne vous ai pas écrit. [...] Mais la vraie cause a été une saison de maladie qui, attaquant le « saint des saints », le cerveau même, lui eût fait vingt fois préférer le sanglot définitif de la folie à sa douleur funeste et unique — spirituelle à force d'intensité. L'excès de travail pendant un hiver, pour oublier ma santé déjà malmenée par un climat hostile, m'a valu cela : heureusement que, grâce à un traitement hydrothérapeutique et à un mois que je vais passer à l'air

naturel, il n'en résultera qu'un épuisement nerveux guérissable à la longue. »

A Frédéric Mistral

Août 67

« Mon bon Mistral ! je souffre cruellement du cerveau depuis une saison et toute lettre me semble interdite. »

A Villiersde l'Isle-Adam

24 septembre 1867

« Votre lettre m'a frappé de stupeur, car je *voulais* être oublié, me réservant de me souvenir seul pendant des heures que ne fréquentera pas même le Passé. Pour l'Avenir, du moins pour le plus voisin, mon âme est détruite. Ma pensée a été jusqu'à se penser elle-même et n'a plus de force d'évoquer en un Néant unique le vide disséminé en sa porosité.

J'avais à la faveur d'une grande sensibilité, compris la corrélation intime de la Poésie avec l'Univers, et, pour qu'elle fût pure, conçu le dessein de la sortir du Rêve et du Hasard et de la juxtaposer à la conception de l'Univers. Malheureusement, âme organisée simplement pour la jouissance poétique, je n'ai pu, dans la tâche préalable de cette conception, comme vous disposer d'un Esprit — et vous serez terrifié d'apprendre que je suis arrivé à l'Idée de l'Univers par la seule sensation (et que, par exemple, pour garder une notion ineffaçable du Néant pur, j'ai dû imposer à mon cerveau la sensation du vide absolu.) Le miroir qui m'a réfléchi l'Etre a été le plus souvent l'Horreur et vous devinez si j'expie cruellement ce diamant de Nuits innommées.

Il me reste la délimitation parfaite et le rêve intérieur de deux livres, à la fois nouveaux et éternels, l'un tout absolu « Beauté » l'autre personnel, les « Allégories somptueuses du Néant » mais, (dérision et torture de Tantale,) l'impuissance de les écrire — d'ici à bien longtemps, si mon cadavre doit ressusciter. Elle est manifestée par un épuisement nerveux dernier, une douleur mauvaise et finie au cerveau qui ne permettent souvent pas de comprendre la banale conversation d'un visiteur et font de

cette simple lettre, tout inepte que je m'efforce de la tracer, un labeur dangereux.[...] »

1868

A Henri Cazalis

11 février 1868

« Mon âme, horrifiée d'Infini, a maintenant ses pores, hélas ! désagrégés, remplis de la douce essence, vibrante et lumineuse de la tienne. [...] Je suis trop annihilé par un travail maudit pour être maintenant un juge, mais précisément la séduction [...] où me plonge *Melancholia* montre que son chant vibre à une bien grande profondeur. »

A François Coppée

20 avril 1868

« [...]Pour moi, voici deux ans [B. Marchal : Depuis le séjour à Cannes chez Lefébure] que j'ai commis le péché de voir le Rêve dans sa nudité idéale, tandis que je devais amonceler entre lui et moi un mystère de musique et d'oubli. Et maintenant, arrivé à la vision horrible d'une Œuvre pure, j'ai presque perdu la raison et le sens des paroles les plus familières. [...]

Je donnerais les vêpres magnifiques du Rêve et leur or vierge, pour un quatrain, destiné à une tombe ou à un bonbon qui fût 'réussi'. [...]. »

A William Bonaparte-Wyse

23 avril 68

« *Thank heaven, the Crisis is over at last !* »

A Eugène Lefébure

3 mai 68

« J'effleurerai le sujet de ma santé [...] ; du reste, je ne saurai quoi vous dire, (car je passe d'instantans voisins de la folie entrevue à des extases équilibrantes), si ce n'est que je suis dans un état de crise qui ne peut durer, d'où vient ma consolation : ou j'irai plus mal ou je guérirai, je disparaîtrai ou j'esterai, ce qui m'est parfaitement égal pourvu que je ne demeure pas dans l'angoisse anormale qui m'opprime. — Décidément, je redescends de l'Absolu, je ne ferai pas, suivant la belle phrase de Villiers, 'la Poésie' ni ne déroulerai 'le vivant panorama des formes du Devenir' — mais cette fréquentation de deux années (vous vous rappelez ? depuis notre séjour à Cannes) me laissera une marque, dont je veux faire un Sacre. Je redescends, dans mon moi, abandonné pendant deux ans : après tout, des poèmes, seulement teintés d'Absolu, sont déjà beaux, et il y en a peu — sans ajouter que leur lecture pourra susciter dans l'avenir le poète que j'avais rêvé. [...]

Enfin, comme il se pourrait toutefois que, rythmé par le hamac, et inspiré par le laurier, je fisse un sonnet, et que je n'ai que trois rimes en ix, concertez-vous pour m'envoyer les sens réels du mot ptyx, ou m'assurer qu'il n'existe dans aucune langue, ce que je préférais [sic] de beaucoup afin de me donner le charme de le créer par la magie de la rime. [...]

...et moi, qui n'ayant pas fait un alexandrin depuis 24 mois [B. Marchal : « Si l'on en croit cette précision, Mallarmé n'a pas fait d'alexandrin depuis l'Ouverture ancienne. Est-ce à dire qu'il n'a pas travaillé à Hérodiade et au Faune après 1866 ? Ou qu'il n'a pas fait d'alexandrins nouveaux ? »], leur écris aujourd'hui une lettre de 8 pages ! [...]

A Henri Cazalis

18 juillet 1868

« [...] J'extrais ce sonnet [le fameux poème en —yx, page 394], auquel j'avais une fois songé cet été, d'une étude projetée sur la Parole : il est inverse, je veux dire que le sens, s'il en a un, (mais je me consolerais du contraire grâce à la dose de poésie qu'il renferme, ce me semble) est évoqué par un mirage interne des mots mêmes. En se laissant aller à le murmurer plusieurs fois, on éprouve une sensation assez cabalistique. [...]

J'ai pris ce sujet d'un sonnet nul et se réfléchissant de toutes les façons.  
[B.Marchal : « Le sonnet en –yx, premier poème écrit par Mallarmé après la crise d'Hérodiade, est l'illustration parfaite d'une poésie désormais consciente d'elle même qui consacre l'immanence du sens. »] »

Sonnet

Allégorique de lui-même

*La Nuit approbatrice allume les onyx  
De ses ongles au pur Crime, lampadophore,  
Du Soir aboli par le vespéral Phœnix  
De qui la cendre n'a de cinéraire amphore*

*Sur des consoles, en le noir Salon : nul ptyx,  
Insolite vaisseau d'inanité sonore,  
Car le Maître est allé puiser de l'eau du Styx  
Avec tous ses objets dont le Rêve s'honore.*

*Et selon la croisée au Nord vacante, en or  
Néfastes incite pour son beau cadre une rixe  
Faites d'un dieu que croit emporter une nixe*

*En l'obscurcissement de la glace, décor  
De l'absence, sinon que sur la glace encor  
De scintillations le septuor se fixe.*

A Henri Cazalis

21 juillet 1868

« ...Deux ou trois vers, encore à l'état d'ébauche grâce au court délai accordé, me tortureront jusqu'au jour de la correction des épreuves ; et je donnerai volontiers la gloire de l'eau-forte pour l'absence de ce supplice.  
[...] »

A HenriCazalis

7 septembre 1868

« ...En effet, je vais beaucoup mieux, infiniment mieux, mais, par suite même du travail qui se fait en moi, je suis d'une délicatesse incroyable. ... »

A Henri Cazalis

2 décembre 1868

« ...Crayonner un papier qui ne doit pas être jeté dans la gueule vacante du Monstre qui me dévore me semble la plus impossible des bizarreries : en effet moi qui, physiquement, ne suis pas très sûr de mon existence... »

A HenriCazalis

4 décembre1868

« ...Hier, pressentant la venue d'une crise d'hystérie qui me jette sur les guipures de mon lit toute cette après-midi (...) hier, je t'écris solitaire pétrifié dans la sensation de ta brusque et étrange visite, une lettre où ma tristesse te prenant involontairement pour prétexte s'exhale à ton propos. [...] Puis, mon bon Henri, ma pensée commençant à se disséminer, je rentre dans son malaise, que notre pâle soleil suffira peut-être à dissiper au premier jour, ne t'inquiète pas. [...] »

1869

A Henri Cazalis

7 janvier 1869

« Moi,— si ma santé ne touchait pas au Rêve (et c'est là son malheur), je n'en parlerais jamais — je suis toujours sous l'influence de ma crise la plus funeste : je me démène, à tâtons. Ce que je vois de sûr est que tout l'édifice patient d'une année, — soins, luttés, efforts de minutes accumulées — s'est écroulé, et qu'il faut chercher le mot énigmatique précisément dans l'inanité de la tentative de guérison : douches, développement extérieur,

je crois que tout cela a aggravé le mal — : qu'il faut l'accepter comme permanent, compter avec lui, et en acquérir une expérience et une habitude qui puissent, au moins déjouer ses effets.[...]. »

A Henri Cazalis

24 janvier 1869

« [...] Je ne fais à ma santé d'autre allusion [Bertrand Marchal : « Cette formule très allusive (« souffrance savante ») renvoie probablement à la lecture par Mallarmé du *Discours de la méthode* de Descartes, lecture dont témoignent les notes cartésiennes de 1869 :c'est par la science, désormais, que Mallarmé va reconstruire son moi. »] que celle-là, qui me permet de te dire que, parmi ma confusion totale, j'ai ressaisi une lueur de la volonté [Bertrand Marchal : « Cf. cette note contemporaine : « Enfin la fiction lui semble être le procédé même del'esprit humain — c'est elle qui met en jeu toute méthode, et l'homme est réduit à la volonté. » (*Div.*, p. 379) Dans cette lettre et dans la précédente, on lit d'ailleurs trois fois le mots de fiction ou fictif. Sur ce point, voir *La religion de Mallarmé*, pp.83-91. »] ; appliquée au moral, elle pourra à la longue dissiper la maladie en annulant ses effets principaux. [...]

Mon vieux, quand j'aurai reconstitué mon moi, je n'en parlerai plus jamais : c'est un châtiment naturel de l'homme qui a voulu l'abjurer, qu'il en radote. »

A HenriCazalis

4 février1869

[Bertrand Marchal : « Lettre écrite de la main de Marie, dont nous respectons l'orthographe. »]

« Je ne trouve rien de mieux que de te dire, en répétant la phrase, que ton offre « me permet de remonter dans des hauteurs » nécessaires : je dirais mieux des profondeurs. En effet, voici la phase singulière ou je suis. Ma pensée, occupée par la plainitude de l'Univers et distendu, perdait sa fonction normal : j'ai senti des symptômes très inquiétants caussés par le seul acte d'écrire, et l'hystérie allait commencer a troubler ma parole. Un

violent rappel de la volonté oubliée, et une grave concentration des forces réfléchies, pendant un alitement volontaire de deux jours ; semblent faire passer au coeur rattaché le trop plain de sa pensée, qui, délivrée redeviendra elle-même. [...]

J'ajouterais qu'elle deviendra la preuve inverse, à la façon des mathématiciens, de mon rêve, qui, m'ayant détruit me reconstruira. [...]. »

A Henri Cazalis

19 février 1869

« Pour moi, je te répondrai : « Non, non, Satan, tu ne me tenteras pas. » J'ai fait un vœu, à toute extrémité, qui est de ne pas toucher à une plume d'ici à Pâques. Je pourrai te dire seulement — ne t'en prévenais-je pas dans ma dernière Lettre ? — que le simple acte d'écrire installe l'hystérie dans ma tête, ce que je veux éviter à toute force pour vous, mes chers amis à qui je dois un Livre et des années futures ; et que je ne suis pas encore tout à fait quitte de la crise puisque la dictée à mon bon secrétaire et l'impression d'une plume qui marche par ma volonté, même grâce à une autre main, me rend mes palpitations. [...] Mon cerveau envahi par le Rêve, se refusant à ses fonctions extérieures qui ne le sollicitaient plus, allait périr dans une insomnie permanente ; j'ai imploré la grande Nuit, qui m'a exaucé et as étendu ses ténèbres. La première phase de ma vie a été finie. La conscience, excédée d'ombres, se réveille, lentement formant un homme nouveau, et doit retrouver mon rêve après la création de ce dernier [Bertrand Marchal : « Cf. le sonnet « *Quand l'ombre menaçait...* », qui est un peu le mémorial de cette crise. »]. Cela durera quelques années pendant lesquelles j'ai à revivre la vie de l'humanité depuis son enfance et prenant conscience d'elle-même.

Pour susciter l'activité, j'associerai à ces années d'études un but pratique qui sera mon « Egyptologie » : mais je ne te parlerai de cela que lorsque je serai sûr d'être tout à fait sorti des griffes du Monstre. »

A Henri Cazalis

27 juillet 1869

« Mon vieux, je travaille : même autrement le mal augmente, et inutilement. Si j'en puis enfin extraire un beau conte ! [ Bertrand Marchal : « Première allusion à *Igitur*. »]. »

A Henri Cazalis

14 novembre 1869

« A la faveur de son timbre conventuel, je te dirai un seul mot de mon travail que je te porterai l'été prochain : c'est un conte, par lequel je veux terrasser le vieux montre de l'Impuissance, son sujet, du reste, afin de me cloîtrer dans mon grand labeur déjà réétudié. S'il est fait (le conte) je suis guéri; similia similibus. »

A Armand Renaud

5 décembre 1869

« J'ai travaillé à ce que je vous contai : mais une grave occupation, qui doit être celle de mon loisir forcé (la licence-ès-lettres à préparer en vue du doctorat) va donner une direction différente à mes esprits. A vrai dire, une année de latinité et de grec. »

A Henri Cazalis

31 décembre 1869

« Mon *absence cataleptique*, malgré mes ruses, m'a totalement repris, avec l'hiver ; mais je tenais cachée une ressource qui, je crois, demeurera inviolée. Retrouvant en face d'un livre toute ma pensée [Bertrand Marchal : « Sans doute le *Discours de la méthode* de Descartes (voir la lettre du 24 janvier [1869] et la note. Sur ces travaux de linguistique, voir les notes publiées dans *Divagation*, pp. 377-384.), je m'étais initié à des études de linguistique, mon refuge le ca échéant. »

A Eugène Lefébure

20 mars 1870

« Toutefois qu'extraire de moi, en cet état parfaitement vide, si ce n'est la répétition machinale du songe de mon hiver, défait et en lambeaux autour de moi, telle que je me l'accorde incessamment pour en prolonger l'illusion.

J'avais donc songé, quand ma débilité m'a contraint à demander un congé, à profiter de ce repos pour refaire un peu ma vie, et santé et carrière. Dans ce dernier but, je devais préparer un examen de licence ès-lettres et envisager une possibilité de thèses de doctorat. Pour ne faire qu'un effort du tout, j'ai choisi des sujets de linguistique, espérant, du reste, que cet effort spécial ne serait pas sans influence sur tout l'appareil du langage à qui semble en vouloir principalement ma maladie nerveuse. [...]

— A côté de cela, s'édifie tout lentement l'œuvre de mon cœur et de ma solitude, dont j'entrevois la structure : à vrai dire l'autre labeur, parallèle, n'en est, d'elle aussi, que le fondement scientifique.

Je viens de réciter mon soliloque inconscient et vide, mon bon ami, tel que je me le fais à moi-même, de façon à ce que, s'il ne vous apporte qu'inanité, au moins vous donnera-t-il la note exacte de mon état actuel. »